

DES MIRACLES

MARC PAUTREL

DES MIRACLES

récit

Tiré à part

Ce tiré à part reproduit le texte
« DES MIRACLES »
paru dans la revue L'Infini n° 146,
Printemps 2020.

© *Marc Pautrel, 2021.*

*Le combat est différent pour chacun,
et le combat est sans fin.*

PHILIP ROTH

Un jour, j'ai goûté la lumière et je l'ai adorée. C'est comme ça que tout a démarré. Je m'en souviens très bien, j'ai vingt-deux ans et l'été précédent j'ai découvert les livres de Marcel Proust. Je les ai immédiatement aimés, je les relirai souvent ensuite, sans vraiment les comprendre au début, les admirant seulement à l'aveugle, découvrant peu à peu leur magie, je les relirai toujours.

J'ai vingt-deux ans et je suis étudiant, mais je ne vois jamais personne, mes condisciples masculins sont plats et tristes, les femmes nerveuses et agressives. Les études elles-mêmes, le Droit, ne me laissent pas

indifférent, mais les enseignants sont médiocres et déprimants, à l'exception d'un seul, excessif et brillant, jeune, exigeant, pessimiste et drôle, prophétique et apocalyptique, et dont le nom m'est resté en mémoire, Monsieur le Professeur Conte, Dieu sait où il est maintenant.

Bien sûr, près de Bordeaux il y a l'océan, l'immense forêt de pins sylvestres sur deux cents kilomètres tout autour, le vignoble et ses liquides divins, mais je reste pourtant seul et je m'ennuie beaucoup.



Voilà la décision, donc, à vingt-deux ans, un matin de printemps, en pleine semaine, il fait très beau, je m'en rappelle encore, je n'hésite pas, je me rends dans une papeterie pour étudiants thésards, je demande à louer une machine à écrire. Je repars avec le gros objet dans sa caissette à poignée. Le soleil jette sur toute la création une lumière insoutenable, dans les rues le moindre objet poli

brille comme un diamant, tout paraît transparent et enflammé à la fois, mais d'un éclat pâle et immaculé, et même plus blanc que le blanc terrestre.

Une fois revenu chez moi, je glisse une première feuille dans la machine et je tape une histoire que je voulais raconter, une histoire de femme. Tout devient si facile une fois que je l'écris, le monde se met à ma hauteur, il se ralentit ou il s'accélère, il s'adapte à mon corps, il m'accompagne enfin. Les étincelles naissent naturellement. Ce que j'ai vécu, quand je le fais passer à travers le langage, prend soudainement un sens. Tout s'éclaircit, s'organise, s'anime et vit, le monde ressuscite d'un coup.

Je frappe les touches des lettres et les mots apparaissent, et ils composent leurs phrases, qui elles-mêmes choisissent les paragraphes et les chapitres qu'elles souhaitaient bâtir. Je reste à taper sur la machine à écrire tout l'après-midi, lentement, d'abord avec un seul doigt, puis avec l'index de chaque main. Je suis assis devant la fenêtre ouverte

plein sud, le soleil tourne sans faiblir, la lumière est maximale, puis vers la fin d'après-midi sa couleur change lentement à mesure que sa force diminue, prenant peu à peu des accents orangés. J'ai composé vingt pages dans la journée, j'ai raconté mon histoire de femme d'une seule traite. Peu importe qu'elle soit bien écrite, intéressante ou forte, je l'ai gravée, restituée, rendue au monde, et cela m'a comblé. Sans hésiter, j'ai exercé ce qui semble être dorénavant mon vrai métier.



La journée de location de la machine à écrire est terminée et je dois la ramener. Je ne peux plus écrire, mais peu importe car à présent j'ai ce long texte de vingt pages mis au clair, un bloc de papier couvert de signes qui sont à moi, et c'est comme un bien précieux, comme une assurance, un passeport, une attestation prouvant que j'ai vécu quelque chose.

Les semaines passent et je ne relis pas ce texte, je le garde dans une chemise cartonnée,

au fond d'un tiroir. Je continue mes études sans conviction, mais à mon insu j'apprends lentement à penser clairement : la faculté de Droit me forme l'esprit comme un sport formerait le corps.

Noël arrive et mon père, qui travaille dans une banque, m'offre un cadeau qui n'en est pas un, tout en en étant un. Il récupère au travail un vieil ordinateur personnel qui vient d'être mis au rebut, il était destiné à la destruction, mon père le ramène à la maison, ainsi qu'une vieille imprimante informatique à aiguilles qui trace sur le papier des lettres de forme étrange, rectangulaire et schématique.

« L'ordinateur, son écran, son clavier, son imprimante, c'est pour toi, pour que tu écrives tes livres », me dit-il, et ma mère est d'accord, elle soutient mon père, ils me soutiennent tous deux. Je vais pouvoir écrire autant que je voudrais, imprimer, relire et corriger. Bien sûr, mon père et ma mère sous-entendent que je devrai continuer mes études, avoir un diplôme et trouver un vrai

travail, me marier, avoir des enfants, toutes ces nécessités sociales, mais malgré tout, j'aurai le droit d'écrire, et je serai même encouragé par eux.



Ensuite, passent cinq ou dix ans, je ne sais plus, j'obtiens mes diplômes de Droit mais j'échoue aux examens d'avocat, de magistrats, et à tous les concours administratifs que je tente ensuite, je ne trouve aucun travail, c'est la grande crise économique des années 1995. Je vis grâce au revenu minimum social, je n'ai aucun ami, j'écris chaque matin, je lis chaque après-midi. J'ai un ordinateur cette fois un peu plus récent, toujours d'occasion, puis une imprimante neuve, de grande qualité car les prix ont baissé, et qui imprime de beaux caractères de typographie classique, très fins et très nets, noirs sur blanc, impeccables et comme étincelants.

Chaque trimestre, j'envoie un nouveau manuscrit à tous les grands éditeurs parisiens. Ces textes sont de longs monologues

égocentriques racontant ma vie solitaire de lecture et ressassant ligne après ligne la même chose : je lis donc je suis un génie. Les refus d'éditeurs s'accumulent. Certains d'entre eux me répondent de petits billets autographes pour me conseiller d'arrêter, ou m'écrivent qu'ils sont énervés parce qu'ils ne comprennent pas ce que je veux faire. Mais je persévère.

Puis, j'ignore pourquoi, je me mets à raconter mes rêves, à romancer ce que j'ai traversé la nuit, et apparaissent ainsi de très courts récits, souvent fantastiques. Je découvre qu'ils fascinent les lecteurs. Un critique littéraire habitant Bordeaux, à qui j'envoie ces textes, me conseille de les adresser à un éditeur local qu'il connaît.

Je passe directement dans les locaux de cet éditeur. C'est au rez-de-chaussée d'un superbe immeuble du XVIIIe siècle près de la place de la Bourse et des quais. Il y règne un désordre poussiéreux invraisemblable, avec des livres empilés partout sur le sol, et jusque sur une mezzanine qui surplombe le vaste

espace.

Je suis accueilli par une jeune femme étrange, très mince et très belle, les cheveux clairs et les yeux d'un bleu merveilleux, elle est la secrétaire. Je lui explique que je viens déposer un manuscrit, elle le prend mais elle veut en savoir plus, qui je suis, ce que je fais comme travail, quelles études j'ai suivi, si j'ai déjà été publié, mais je suis trop angoissé et surtout trop intimidé, je ne songe qu'à m'enfuir, je réponds que je veux seulement savoir si leur maison d'édition serait intéressée pour le publier. Elle me dit qu'elle le remettra sans faute au directeur dès son retour et me dit « À bientôt. »



Trois mois se passent sans réponse, alors un après-midi je passe me renseigner sur place. Cette fois, le directeur de la maison d'édition est là, je lui donne mon nom, je lui demande des nouvelles de mon manuscrit. L'homme est grand, avec une allure d'ancienne noblesse, cheveux blonds traversés

d'une mèche blanche, petits yeux clairs, l'air un peu absent, il m'accueille un peu sèchement et me répond : « Ah, vous êtes MP. Bien. C'est très bon, je pense qu'on va sans doute le publier. » Je lui fais répéter parce que je pense avoir mal compris, il confirme.

À l'époque, je n'ai pas encore de téléphone mobile alors je repars en vélo jusque chez moi le plus rapidement possible pour appeler mes parents et leur annoncer que, oui, c'est incroyable, j'ai trouvé un éditeur qui va publier un livre de moi.



Chaque matin, je continue à écrire mes petits récits de la nuit, des minuscules récits de deux pages tirés de mes rêves. Les jours pairs je les écris, les jours impairs je les relis. Tout en les relisant, je les corrige. J'en ai vite une centaine sous la main. L'éditeur de mon premier livre ne veut pas continuer à les publier, il veut un roman. J'envoie donc les récits à Philippe Sollers, dont j'admire les livres, et qui dirige chez Gallimard une

collection et une revue que je lis depuis des années.

Une fin d'après-midi, mon téléphone sonne. Une voix masculine me demande si je suis bien MP. Oui, en effet. « C'est Philippe Sollers à l'appareil. Merci pour vos textes » et il insiste sur le *Merci*. Je suis sidéré. Il est très aimable, très attentionné, il me parle comme si je lui avais fait une faveur de lui envoyer ces textes, je suis vraiment impressionné. Il m'explique qu'il ne peut pas publier ces récits en livre, mais qu'il peut en faire paraître quelques uns dans sa revue trimestrielle si je suis d'accord. J'accepte immédiatement.

Quand je raconte quelques semaines plus tard la scène à l'éditeur de mon premier livre, il me fait répéter : « Sollers vous a appelé ? Il vous a vraiment téléphoné ? À vous ? » Il se raidit, il est comme blessé et je le vois presque souffrir. Je comprends immédiatement. C'est la jalousie. Je me fâcherai peu après avec lui pour une histoire de droits d'auteur et nous ne nous parlerons plus jamais.



J'ai écrit mon premier livre parce que je voulais composer des textes et les publier. J'écris le deuxième pour une tout autre raison, parce qu'on me le commande et le paie. Une petite maison d'édition d'Aquitaine me demande de parler d'un alter ego, de parler « depuis l'autre rive », de faire un portrait. Je ne sais pas quoi dire, alors je parle d'un autre que je connais si mal et qui est pourtant le cœur de mon cœur : moi-même.

Je me mets aussitôt au travail et j'accumule quelques souvenirs me définissant, je rédige une fiche de police sur mon compte. Qui je suis, d'où je viens. J'y accumule les hésitations et les interrogations. Le moindre souvenir d'enfance est accroché à un autre, et l'ordre chronologique est peu à peu rétabli, afin de composer un texte suivi avec une histoire, que je pourrais éventuellement appeler roman, bien qu'il soit un véritable récit, sans aucun mensonge, sans une seule modification du réel.

J'ignore comment les choses ont lieu,

mais deux mois plus tard un texte homogène existe, léger, peu vrai mais insolite, avec un drôle de titre en hommage à Rimbaud, Je est un autre et il est une surprise. Puis, lorsqu'il s'agit de le publier, rien n'arrive, le temps passe et l'éditeur qui m'a sollicité tarde à s'engager par contrat, tergiversant face à mes relances, esquivant mes questions, ne me donnant ni date de parution ni même une certitude. Quelque chose d'autre se préparait en réalité pour moi, depuis un an déjà.



Mon oncle va bientôt fêter ses quatre-vingt ans, et parce que je suis écrivain, la famille me demande d'écrire un petit texte sur lui, qui sera lu en sa présence lors du grand dîner d'anniversaire auquel tout le monde va assister. À l'époque, je fréquente encore ma famille élargie, je suis sociable, docile, charmant avec toute la Création.

Je prends mon temps, je réfléchis, je tourne les choses dans tous les sens à l'intérieur de ma tête, mais rien ne parvient à

prendre forme, rien n'est possible, je ne sais pas quoi écrire, je ne sais pas quoi dire, je n'ai rien à dire, je n'ai rien à leur dire, je n'ai même rien à lui dire, rien à dire à mon oncle. Les corps sont trop ambigus, les livres sont plus profonds qu'eux.

Neuf mois après la fête d'anniversaire, mon oncle meurt. Je vais à son enterrement, c'est triste et vain, comme tous les enterrements, mais au retour, et en l'espace d'une semaine, j'écris un texte d'une soixantaine de pages, sa vie romancée découpée en une vingtaine de chapitres correspondant à la vingtaine de rencontres avec lui dont je peux me souvenir.



Je relis ce texte sur mon oncle disparu, je l'aime, je le sens profond, je le fais imprimer sur Internet à quinze exemplaires que je fais envoyer à mon père, à mon frère, à mon oncle survivant, et aux cousins et cousines qui le souhaitent. J'oublie ensuite ce texte jusqu'à ce que l'écrivain François Bon, avec

qui je correspondais, vienne à le lire par hasard, parce qu'il voulait jauger la qualité des livres imprimés en ligne et que je lui avais proposé d'examiner un des exemplaires que j'avais fait faire. Il me dit aussitôt : « Quel texte ! envoie-le quelque part, il faut absolument qu'il paraisse. » Je l'adresse à donc Philippe Sollers, et deux semaines plus tard je reçois un petit mot, sur une demi-feuille pliée en deux à en-tête des Éditions Gallimard : « Cher MP, Très beau, votre texte, très juste, très émouvant ! Bien à vous, Ph. S. »

Je ne sais pas quoi penser de ce bref courrier, son auteur ne me dit pas s'il va le publier dans sa revue, il ne me conseille pas un éditeur, ni quoi que ce soit. Mais encore un mois plus tard, une lettre de Gallimard m'annonce que mon livre a été inscrit au programme des parutions du prochain semestre. Au début, je ne comprends même pas qu'il s'agit du livre sur mon oncle, je crois à une erreur, et j'appelle au téléphone pour demander « Mais quel livre ? Je n'ai rien envoyé »

et la secrétaire me répond en me donnant le titre du récit sur mon oncle. Je pense : ainsi, d'un texte si court ils vont faire un livre.

Je veux aussitôt écrire à Sollers une carte de remerciement et je prépare un brouillon disant : « Merci. Je suis sauvé. » Mais j'ai le tort d'écouter ma compagne du moment, une femme de mauvais conseils, qui me recommande de ne surtout pas écrire ces mots-là. Pourtant, je les pensais. Je suis *sauvé* ce jour de novembre 2008 quand la maison d'édition qui deviendra ma maison m'ouvre ses portes, les portes du ciel pour moi, les portes de l'écriture qui soutiendront chaque fois mes étincelles.



Lorsqu'il apprend que mon premier roman va paraître chez Gallimard, l'éditeur de mon deuxième livre se décide. Le contrat est signé en quelques jours et l'ouvrage sort trois mois plus tard. Mon visage figure, sous forme stylisé, sur la couverture illustrée du livre, ce qui est une expérience bizarre.

Enfin, en mai, mon premier roman paraît chez Gallimard dans la collection L'Infini, et je reçois aussitôt un message de la part d'un écrivain publié lui aussi par Sollers. Ce correspondant m'écrit, sur un ton solennel : « Monsieur, votre livre tient du miracle. Quelle joie d'écrire, si écrire signifie être votre contemporain. » C'est David di Nota, qui deviendra un ami pour la vie.



Je me mets à écrire un second roman, une histoire d'amour, mais pleine de bons sentiments et sans véritable but. La seule partie valable est peut-être celle où le narrateur décrit comment la femme découvre le corps qu'il a, et comment elle l'examine méticuleusement, et même froidement, telle une cliente qui, revenant de faire un achat, vérifie qu'elle a bien fait une bonne affaire. Je trouve pour ce texte un titre taoïste et je l'envoie très rapidement à Sollers qui le refuse tout aussi rapidement. Il m'explique que je suis probablement allé trop vite et

que ce n'est pas publiable en l'état. Bien sûr, je pourrais retravailler le texte, mais je comprends que j'ai fait fausse route et que mes efforts étaient inutiles. J'apprends de mon échec : lorsqu'il n'y a rien à écrire, il ne faut rien écrire.



En juin de l'année suivante, après un séjour de plusieurs semaines loin de chez moi, je reviens dans ma ville, mon petit appartement, mon bureau face à la lumière. Je veux écrire une chose que j'ai peur d'oublier, alors chaque matin je travaille à sa rédaction, sans une seule interruption pendant quarante jours. Je sais que j'ai vécu une histoire peu commune, je suis tombé amoureux d'une femme très belle et très intelligente, une jeune peintre freinée dans son élan par des crises maniaques. J'ai passé quelques jours avec elle, et il y avait des arbres, une piscine, de l'alcool, beaucoup de rire, des larmes, un hôpital psychiatrique, une grande ville française parmi les plus belles du monde, un fleuve, une forêt, un cauchemar et des rêves.

Le livre est comme déjà écrit, tout est là dans ma paume, tout est extraordinaire, le livre a existé, c'est-à-dire que je l'ai vécu, encore faut-il tout fixer noir sur blanc. J'écris comme si je récitais un texte connu par cœur. Plus tard, je relirai et réduirai la longueur, je changerai l'ordre des scènes, je ferai de nombreux aménagements et romancerai le tout, mais le feu avait été bel et bien capturé. Il ne faut rien laisser s'échapper, il faut être conscient de ce qu'on a vécu, de ce qui s'est passé d'unique et d'extraordinaire.

Tout ce qui m'arrive, ou presque, me semble extraordinaire. Du jour où je le comprends, je vis mieux et j'écris plus clairement. Ne rien perdre, comprendre la valeur de chaque minute, donne enfin sa vraie force à mon corps. Il suffit de s'y mettre, d'un peu de courage, de force, et aucune timidité, aucune honte, ou regret, ou hésitation, seulement avoir une absolue confiance en soi et raconter les choses telles qu'elles se sont passées.



Si je ne me souviens de rien, je n'écris rien ; si je me souviens de tout, j'écris tout. La mémoire est la meilleure romancière, ses choix, ses erreurs, ses refoulements, sont un trésor. Le joyau était là, sous moi, je n'avais qu'à me baisser et le ramasser. Voilà, je viens de comprendre ça : quand il me semble qu'une chose totalement hors du commun m'est arrivée, je dois la raconter. De même, quand une chose m'a tellement secoué que j'en ai été changé, ou quand je ne parviens pas à vivre avec l'idée d'une chose que j'ai vécue ou pensée : à chaque fois, j'écris intégralement cette chose, du début à la fin, et je suis libéré. Un texte, qui devient le plus souvent un livre, est immédiatement ajouté à moi, il est greffé à mon corps, il devient pour moi un nouveau membre, un troisième bras, une troisième jambe, puis un quatrième bras, ou une troisième oreille, un troisième œil, un quatrième œil, je vois mon corps s'étendre.

Trois mois encore se passent et soudain je me remémore un second épisode récent que j'avais totalement oublié malgré son im-

portance. Au début de l'année en cours, avec mon amie d'alors, nous avons attendu un enfant. Elle a été enceinte de moi puis elle a fait une fausse couche.

Ça a été horrible et je souffre en le redécouvrant, donc je l'écris, et aussitôt je ne souffre plus, je suis absout, libéré, pardonné, et tout est réparé. Cette fois encore, les choses s'écrivent rapidement, dix jours peut-être, et je ne me corrige presque pas lorsque je dactylographie le texte. De même, quand, avant que le livre parte à l'imprimerie, Gallimard m'enverra les épreuves à corriger, je ne les relirai pas et me contenterai de valider les propositions de la correctrice. Je ne parvenais pas à relire le texte, je l'avais vécu une fois et écrit une autre fois, c'était bien suffisant.

J'adresse le manuscrit à Sollers, il l'accepte, mon deuxième roman va paraître, je suis euphorique. Quelques jours plus tard, me sentant invincible, je rencontre une jeune femme brune, très grande et très belle, la joie d'ajouter un livre à mon corps trans-

forme toutes les choses autour de moi et me les rend favorables.



J'ai relu encore et encore mon texte sur la jeune peintre si belle et si courageuse. Le roman se présentait d'abord comme un voyage sentimental, celui que j'avais fait en sa compagnie, puis j'ai changé l'ordre des choses, j'ai pivoté et regardé droit en face la jeune femme, j'ai donné à voir son portrait fait par un narrateur amoureux. Je trouve le titre, puis j'envoie le manuscrit à Philippe Sollers en lui disant « je ne sais si ce texte peut vous intéresser. »

Souvent, les réponses favorables arrivent par téléphone, les défavorables par courrier. Un mois après mon envoi, je reçois une lettre de Philippe Sollers. Je m'assois avant d'ouvrir le pli. Je déplie le couteau suisse qui me sert de coupe-papier, j'ouvre l'enveloppe, je lis la lettre.

Sollers me remercie de lui avoir envoyé mon roman et il me dit qu'il le proposera

à Gallimard pour sa collection au semestre prochain. Il ajoute : « Vous êtes décidément un explorateur héroïque de la substance féminine très attirante parce que négative. » Je suis de nouveau sauvé. Je me sens encore et encore chuter à l'envers, emporté dans une ascension fulgurante, je me sens hissé, je gravis une autre marche de mon escalier au cœur du ciel.



Je pars un mois au Japon découvrir les cerisiers en fleurs, à mon retour je me sens devenu japonais, mon cerveau pense plus vite et différemment. J'ai appris beaucoup là-bas, notamment sur la précision et le sens du détail, sur l'infiniment petit qui ne demeure jamais petit. J'avais comme projet un roman sur le cinéaste nippon Yasujirô Ozu, une fois revenu je l'écris grâce à mes notes et mes lectures. Mais parce que je ne suis pas vraiment japonais et parce que j'écris en français, le texte n'est pas parfait, il est trop baroque et trop exotique, malgré sans doute de bons

moments. Sollers refuse le livre en relevant avec justesse une « lenteur excessive ». Je lui écris et je le remercie de me protéger ainsi. Il se propose néanmoins de publier les dix premières pages, qu'il trouve superbes, dans sa revue trimestrielle.

Deux années plus tard, presque jour pour jour, je rencontre dans un salon du livre un petit éditeur, qui se dit admirateur de Sollers et de la revue *Tel Quel*, qui a lu mes précédents livres, et qui les a aimés. Aussi, quand je lui raconte que j'ai un roman sur un cinéaste japonais mais personne pour le publier, il me dit qu'il est intéressé. Il lit le texte, l'aime, et parvient à le publier en moins de quatre mois. Le roman rencontrera peu d'écho mais il existe malgré tout sous une forme imprimée, c'est un texte bigarré, avec ses défauts et ses qualités, que les français amoureux du Japon semblent beaucoup aimer.



L'année suivante, je vais vivre un mois en résidence d'auteur dans le Nord de la

France. Chaque matin je suis assis à mon bureau, dans une grande chambre de travail. Je séjourne en compagnie de deux autres écrivains, à l'étage d'une grande bâtisse de briques, elle-même au cœur d'un parc sauvage qui est aussi une réserve naturelle. Je m'ennuie, et comme chaque fois dans les résidences d'auteur, il n'y a rien d'autre à faire que lire, dormir, s'enivrer et attendre que le temps passe et l'argent soit versé.

Pourtant, l'orientation géographique de ma chambre est particulière, et chaque matin, entre dix et onze heures, le soleil donne exactement sur ma gauche et m'éblouit partiellement, inondant mon œil de sa clarté mystérieuse. Je baigne dans la lumière et c'est alors que je comprends le drame de la jeune femme que je viens de rencontrer, dont l'existence est difficile et l'enfance a été tragique. En quelques minutes, sous la clarté solaire insoutenable, je vois apparaître sa vie et je sais que je dois l'écrire, la fixer dans le temps, en garder une trace, afin qu'il reste à son sujet quelque chose qui tente d'être vrai, pour

les années à venir et peut-être les siècles.

J'écris son histoire en vingt jours, avec des hésitations et des volte-faces. Puis le texte ainsi rédigé reste dans mes tiroirs pendant deux années, avant que je le révise, le change à peine et le propose à Philippe Sollers qui cette fois, et ce sera la seule fois, je crois, m'appelle au téléphone pendant qu'il en fait la lecture. Je n'entends pas l'appareil sonner, alors il me laisse un message, de sorte que je conserve les mots exacts qu'il a employés. Il dit « Merci. Merci pour ce roman, je suis en train de le lire et c'est très beau. »

Une demi-heure plus tard, je le rappelle et nous parlons, et il m'explique qu'il en est à telle page, et je comprends qu'il m'a appelé très exactement lors de la lecture d'un passage du livre qui est aussi celui qui m'a le plus touché quand je l'ai relu après l'avoir écrit. Nous avons été émus par les mêmes choses, et cela compte beaucoup pour moi. J'écris parce que je suis ému, et mes textes, les bons jours, contiennent ce sentiment et sont publiés parce qu'ils émeuvent les lec-

teurs. La force de l'émotion est suffisante pour créer le lien, elle est le fil ininterrompu de la vie et du langage unis à jamais.



Parce que je m'intéresse aux sciences, je compulse un jour une encyclopédie sur Internet, et de lien en lien je découvre la vie du grand Blaise Pascal. À l'époque, je ne me souviens plus de grand chose à son sujet, hormis les grandes phrases magiques, joie, joie, joie, pleurs de joie. Je découvre l'existence qu'on lui a prêtée et elle m'éblouit. Ces scènes racontées par sa sœur ont besoin de davantage de détails encore. Pascal est un grand écrivain mais il a aussi été, avant de commencer à écrire, un grand mathématicien, un génie scientifique et un enfant précoce.

Je me mets à imaginer pourquoi Pascal a été celui qu'il a été, je veux raconter sa vie telle que je peux l'inventer, et cela arrive, Pascal me prend sous son aile et m'aider à l'accompagner dans toute sa jeunesse, la géométrie des coniques, la machine à calculer, la

théorie des probabilités, la découverte de la pression atmosphérique. Toutes les grandes étapes de sa vie me parlent spontanément, je m'y attache instantanément et je brûle de les raconter longuement, elles me sont devenues comme personnelles, c'est comme si j'étais en train de redécouvrir mon passé, de me le remémorer et le revivre en le racontant, tout est rapide et joyeux, précis et ensoleillé.

Je découvre à cette occasion que la notion de Dieu a disparu de moi, que je suis entièrement guéri : la vie et la liberté l'ont enfin remplacée. Je comprends que mon propre corps et mon propre futur ont toujours été ma seule vraie inspiration et que je leur donnais jusque là un nom inexact. La musique, la peinture, la littérature, la lecture, se cachaient sous les fastes du catholicisme et la poésie de la Bible.

Je devine que Pascal a voulu échapper à Dieu, que comme tout corps il aspire à la liberté, alors j'écris un livre nietzschéen, j'arrête mon récit de sa vie au moment où il est terrassé par une attaque mystique et

commence à écrire, au moment où il devient également un grand écrivain et où donc je ne peux plus me mesurer à lui. Je prends acte de tout cela, je laisse le reste de sa vie à tous ceux qui en voudront et je termine mon roman par le mot hébreu *Amen*, « En vérité », et chez les catholiques « Ainsi soit-il ».



Avant même d'écrire les scènes, je les vois, je me retrouve comme déposé sur les lieux avec les personnages allant et venant, et agissant sous mes yeux, et je ressens ce que Pascal ressent, ou du moins ce qu'un Pascal en moi a ressenti. Il suffit de retranscrire le plus rapidement et le plus directement possible ce que je vois et ressens. C'est tellement facile : tout a lieu pour moi, tout a lieu pour que je l'écrive. Il suffit de poser le stylo sur le papier et de le tirer d'un bout à l'autre de la feuille, par exemple de gauche à droite, ou de haut en bas, ou de droite à gauche selon la langue employée. Je me verse lentement sur la page et je remplis le texte, les choses se font

le plus naturellement du monde, depuis les derniers mots jusqu'aux premiers.

Je suis invité en résidence d'auteur dans une grande maison culturelle au milieu des pins et des fougères, au cœur des Landes. Je vis au milieu d'une sorte de suite d'hôtel. Chaque matin je me réveille vers six heures et je déjeune très vite avant de commencer à écrire face à la fenêtre. Je suis installé au deuxième étage, à hauteur de la cime des chênes, et juste au-dessus se trouve tout le ciel, c'est la fin de l'été, chaque matin les étoiles s'effacent et la lumière grandit en attirant les couleurs, orange, rouge, jaune, bleu pâle, bleu ferme. Entouré des fougères, des pins et des chênes, j'écris mon roman sur Pascal.

L'après-midi je vais marcher dans le parc tout autour de la grande bâtisse. Devant moi, à chaque fois que je m'apprête à poser le pied, de curieuses sauterelles décollent dans toutes les directions. C'est comme si chacun de mes pas faisait sursauter le sol couvert d'aiguilles de pins, comme si dans ma vie les

étincelles bondissantes devenaient visibles l'espace d'une seconde.

Au moment où je termine la relecture du livre, je fais une résidence d'auteur en Provence, dans un vaste domaine de rêve, je n'y ai encore rien écrit de nouveau, j'imprime le roman et je l'envoie à Sollers le matin même de son achèvement. Je sais que depuis ce petit village, et le temps qu'il le reçoive et le lise, il se passera trois à quatre jours, aussi quand son assistante m'écrit le lendemain je suis amusé de la coïncidence d'échange de messages, mais en réalité c'est la réponse à mon envoi qui arrive déjà, rapide comme l'éclair, et Sollers qui me dit : « C'est excellent et tout à fait dans le mille ». Je me doutais que j'avais atteint ma cible, j'obtiens confirmation.



Quelques mois s'écourent, passés comme toujours à relire et encore relire et corriger des pages précédemment écrites. Puis, c'est un dix-sept janvier je crois, j'achète à un bouquiniste sur le marché un

vieux livre consacré au peintre Chardin. En feuilletant l'ouvrage, je redécouvre ses toiles. Elles m'attirent, m'agrippent, me précipitent en elles. Elles veulent que je dise quelque chose sur elles, que je les raconte et attire d'autres corps en elles.

Des milliers de possibles se tiennent dans chacun des tableaux de Jean-Siméon Chardin, j'examine sa vie et les toiles qu'il a peintes, je crois savoir d'où il vient et où il veut aller, jusqu'à l'océan, alors je l'y mène. Je vais dans les musées, je me procure de grandes reproductions des tableaux, je lis les monographies qu'on lui a consacré. J' imagine la cause de ses tableaux, je décris leurs secrets, le jeune Proust l'avait fait, voir Chardin, le réinventer sans fin, je l'imite et j' imagine à mon tour. Les fruits, les verres de vin, les animaux sacrifiés, la raie, le lièvre, la perdrix, et la brioche, les groseilles, les noix, les gobelets d'argent étincelants devenus des miroirs dans lesquels chacun devra s'apercevoir. Le livre s'écrit en quatre-vingt dix jours, il est le plus long de tous mes romans jusqu'ici.



Chaque matin, sur mon grand bureau de bois, j'ouvre à ma gauche le livre reproduisant toutes les toiles de Chardin, un volume si vaste qu'il occupe presque la moitié de la table. Face à moi, l'ordinateur avec des brouillons et d'autres reproductions de tableaux, à ma droite un carnet de notes prises lors de mes visites au Louvre. Sous ma main, enfin, les feuilles blanches sur lesquelles j'inscris mes sensations. C'est ainsi, au milieu de cet échafaudage de mots et d'images, que je compose un roman sur la vie de Chardin, large vie, existence de lumière et de plaisirs au travers des traces tangibles de la vie quotidienne, familiale, au travers des repas, boire, manger, rester très vivant.

Au-dessus de moi, dans mon petit studio, au rez-de-chaussée face à la rue et au sud, se tient le ciel, qui restera clair, bleu et ensoleillé presque sans interruption au cours des trois mois durant lesquels j'écirai mon livre, rare épisode météorologique de radoucissement et premières manifestations du

réchauffement climatique sur cette étourdissante planète dont je suis passager.

Je n'ai pas encore achevé le texte, il me reste dix pages manuscrites à écrire, une trentaine de feuillets dactylographiés, je passe voir Sollers chez Gallimard, je lui dis que j'ai écrit un roman autour de la vie du peintre Chardin et de ses tableaux, que je veux montrer que ses natures mortes, et toutes les scènes qu'il a peintes, sont vivantes à jamais, qu'elles nous rendent plus vivants. Sollers est surpris, curieux, ravi, impatient. Je lui dis que je lui envoie dès que le texte tient debout, et en effet deux mois plus tard je lui adresse le manuscrit et il me répond « Grand merci », parle de roman « concentré » et d'« enchantement continu ».

Ensuite, et parce que j'ai écrit ce roman trop vite, je dois le retravailler beaucoup pendant tout l'été. Je me souviens aussi que lorsque la préparatrice de copie de Gallimard réceptionne le texte, elle me téléphone aussitôt, un peu affolée, pour me dire qu'elle ne sait pas ce qui lui arrive, qu'elle doit

être très fatiguée parce qu'elle a eu l'impression qu'il y avait beaucoup de répétitions, d'imprécisions, d'inexactitudes, et quand je lui réponds que j'ai travaillé dans l'urgence, elle est vraiment soulagée, même si elle râle un peu, avec raison, pour le travail supplémentaire que je lui donne. Mais nous nous mettons à l'ouvrage et au bout de trois jours de labeur continu et commun la peinture se réconcilie avec le langage.



Cette vie va tellement vite. Retour en arrière. La chose a lieu une année auparavant, je suis en résidence d'écrivain, dans un domaine de Provence, j'ai vécu une semaine idyllique aux côtés d'une jeune femme universitaire, mais à présent elle est repartie.

Il s'est passé sept heures, huit heures, neuf heures depuis son départ, et je sais que je ne la reverrai jamais, je la sens m'échapper, je dois lui écrire, je dois saisir ce qui s'est passé, capturer un peu de cet amour que je

vois disparaître. C'est un récipient très précieux qui vient d'être renversé et tout ce qu'il contenait gagne le sol, la terre va l'absorber, il va rouler dans le caniveau, je dois à tout prix sauver ce qui peut encore être sauvé.

J'écris alors un message, très long, je lui dis que je l'aime, que je dois lui l'avouer, je lui raconte tout ce que nous avons vécu, tout ce que moi j'ai vécu à ses côtés, la curiosité, la joie, l'attirance, l'adhésion, l'amour fou et indissoluble. J'écris mon message, pendant une heure, deux heures, trois heures, toute la matinée. Je déjeune ensuite dans un état second, comme assommé, hypnotisé, sonné de fatigue, puis ensuite je reprends et continue mon histoire l'après-midi et jusqu'au soir.

La semaine entière que nous avons passée ici dans ce domaine, à parler, à marcher sur les routes, à rire, cette semaine est une nouveauté dans le monde. Quelque chose est arrivé et peut-être qu'elle n'a rien su, mais moi j'ai tout vu, j'ai tout ressenti. Le soir je me couche tôt, je dors sans rêve, et le

lendemain matin, je continue d'écrire, encore, encore. Avant midi j'ai fini, moins de vingt-quatre heures de temps et une dizaine d'heures d'écriture.

Je lui envoie le message, je sais qu'il est long, probablement cinq ou six pages, je n'ai pas compté, j'ignore alors qu'il fait plus de soixante pages imprimées. Elle ne répond pas. Puis, après presque une semaine, elle me fait une réponse accomplie, très belle, c'est tout à fait elle.

Une année plus tard, je repense à cette lettre, ce long message que je lui avais envoyé après qu'elle ait quitté le domaine et que cela m'ait foudroyé. Je rouvre le message, je relis la lettre, je la corrige. Pendant encore une année entière je la modifie chaque jour très légèrement, un adjectif, parfois une seule virgule, un mot plus net, une image plus claire. Puis, ne sachant pas quoi en faire d'autre, je la propose à Sollers. Il me répond deux jours plus tard : « C'est parfait, au millimètre près. »



C'est à nouveau l'été, je passe trois semaines près de l'océan, chez mes parents. Chaque après-midi, je vais en vélo jusqu'à une côte plus sauvage que les autres, le long de laquelle une longue promenade sur des caillebotis a été aménagée et court sur plusieurs kilomètres au bord des plages et des criques successives, zigzagant très légèrement pour épouser la courbe du rivage.

La promenade fait deux kilomètres, je la parcours dans un sens puis dans l'autre sens, quatre allers-retours, l'océan est d'abord à ma droite, puis ensuite à ma gauche, en bas, après la petite dune plantée d'oyats et de chardons sauvages. Le ciel est vierge, le soleil haut, les flots étincelants au loin, on jurerait la Méditerranée, les espaces d'Ulysse et des navigateurs grecs.

Chaque matin, j'écris. Je sais qu'il s'est de nouveau passé quelque chose dans ma vie, ou du moins que quelque chose aurait dû se passer, et qu'au-delà une émotion réciproque a pris corps, et que je dois la graver pour la préserver. Je raconte les choses,

la rencontre entre cette nouvelle femme et moi, les discussions, les rires, les déjeuners, les fou-rires, les dîners, les hésitations, les limites. Je raconte tout cela pour dessiner en creux mon amour. Je ne dis pas que je l'aime, mais seulement qu'elle est « la femme dont j'ai toujours rêvé ».



Je marche tous les après-midis et je pense au lendemain, je pense à ce que j'écrirai, l'océan est mon seul miroir. Une fois, sur le chemin de caillebotis, je l'appelle au téléphone et elle et moi nous parlons un moment. Mais il y a le vent qui s'engouffre régulièrement dans le micro du téléphone et fait un bruit qui, me dit-elle, couvre ma voix. J'essaie de lui décrire le lieu où je suis, et pourtant impossible de lui faire partager la majesté de l'océan et la beauté de la dune, du ciel, des oyats bercés par le vent, et même la sérénité et la joie douce des vacanciers de tout âge qui se promènent ici. De son côté, elle est en pleine ville, une des plus belles villes

du monde certes, mais un univers d'énergie mécanique, de violence, de fracas, elle a ses soucis professionnels dont elle me parle mais qui me restent inatteignables. Pendant que je discute avec elle, je regarde mes pieds, mes chaussures légères dont la trace des semelles alvéolées s'imprime dans le sable, ce sable qui glisse partout et se déplace sans cesse, un sol mouvant et étincelant comme de l'or. Je l'écoute mais je ne la vois pas, je suis ici et même si je l'entends, de si loin je ne la comprends pas.

Il est rare que j'écrive sur une chose qui est encore en cours, sur une femme que je vois toujours et que je vais revoir. C'est juste que je n'ai pas pu m'en empêcher, j'ai écrit en avant de moi, j'ai en un sens écrit sans réfléchir, et j'ai été heureux pendant cette écriture. Elle me manquait, je l'ai amenée près de moi en racontant ce que nous avons vécu et vivions encore. Ainsi, chaque matin, je demeurais avec elle, sans même qu'elle le sache.

Je croise Sollers chez Gallimard, je lui

dis que j'ai peut-être un texte, mais que je ne suis pas sûr. Puis quelques semaines plus tard, je me relis à nouveau, et cette fois je comprends qu'il faut lui montrer ça, alors je lui envoie.

Je me souviens très bien, je suis debout devant le comptoir d'un restaurant rapide de cuisine coréenne, j'attends qu'arrive ma commande à emporter. Ma nouvelle compagne, qui ignore tout du texte à venir et de l'envoi que je viens de faire à mon éditeur, garde nos vélos dehors. Elle me regarde de loin. Depuis trois jours j'attends une réponse à mon manuscrit, un coup de téléphone ou un message. Il est plus de sept heures du soir, pour patienter je consulte une nouvelle fois mes messages sur mon téléphone, et c'est alors que je lis la réponse de Sollers qui accepte le livre et me félicite, me disant que je prouve « une fois de plus que l'impossible augmente le réel ».

Je sens mon regard se couvrir de larmes, je bats les paupières, je fixe le sol. Je ferme les yeux quelques secondes et je remercie mon

propre dieu, je me remercie moi-même, la
vie m'accorde un nouveau sursis. Tout re-
commence, mon livre est publié, de nou-
veau le miracle a lieu.

Site web : marcpautrel.fr